

Une empreinte nid-d'abeilles au-dessus du genou m'a montré le chemin. Alvéoles d'un instant. Trame éphémère laissée par un peignoir de coton blanc à la fin d'un été de vignes et de pierres sèches. Marque anodine à l'ombre du visage sous la pression des coudes, alors que le cortège des mois en R avait pointé son nez. Ce fut le premier signe, armure à même la peau que je n'ai pas reconnue. Attentive dès l'enfance pourtant aux présages sans importance : le rendez-vous des minutes et des heures me fait battre le cœur, je crois à l'imperceptible appel de 11 heures 11 ou 17 heures 17 autant qu'au mystère sans voyelles des hiéroglyphes avec leurs ribambelles de bilitères en colonnes, je sais la valeur des baisers qui ne se donnent qu'en nombre impair, j'ai fait tourner bien des pommes en ayant soin de maintenir la queue entre pouce et index pour savoir quelle serait l'initiale des secrets, j'ai arpenté le sable en cherchant les vestiges insignifiants d'une émotion de la veille et j'ai guetté parfois dans le ciel du soir ou les élytres des coccinelles la trace écarlate des sentiments. C'est que j'aime à miser sur des vétilles. Mais je dois avouer que ce jour-là, en

dépit de la blonde lumière du soleil ou des provisions de gavottes bretonnes, je ne pensais vraiment pas à Baugin.

« Il n'arrive pas deux fois dans sa vie de lire debout un livre de cinq cents pages », raconte Erri De Luca. Pas plus que de relire d'un trait, au saut du lit, un délicat roman de quelques dizaines de feuillets, recroquevillée sur une chaise de cuisine, le ventre creux. Il n'y avait pas un bruit. La maison était vide. Et même les petits scorpions noirs avaient semble-t-il déserté les lieux, depuis que les reines-claudiers ne donnaient plus de prunes. En solitaire, je dévorais l'histoire d'un homme au nom de prière et d'oiseau que j'avais déjà lue. Il n'était question que de viole, d'amour, de gaufrettes et de vin. L'écriture était encore plus belle et dépouillée que dans mon souvenir. Et elle me fit l'effet de ces fruits indéhiscents, amande fraîche si blanche une fois dégagée de sa peau et de sa verte écorce veloutée. *Vie secrète* était loin, mais je n'avais pas oublié la puissance et l'enchantement des phrases concises de Pascal Quignard qui, tôt matin, m'accompagna ce onze septembre deux mille trois.

Par la grâce d'un exemplaire d'occasion que je comptais offrir, je renouais à l'aube avec *Tous les matins du monde*. Un bouquiniste scrupuleux avait recouvert le récit d'un épais plastique transparent. Entre la couverture ivoire en parfait état et la lisse pellicule, le bandeau d'origine enserrait

encore le bas du livre. Bande de papier glacé ayant passé la décennie et de facture célèbre, il donnait à l'ensemble un surcroît de valeur. De fait il était impossible, même sans idées fixes ni maniaqueries de bibliophile, de ne pas succomber à l'appel de Jean-Pierre Marielle. L'image était celle du film d'Alain Corneau. Sur une mer de vent et de verdure, Depardieu le fils, couvre-chef et gilet rouges, tranchait.

Du long métrage ou du roman, je ne me souviens plus lequel j'ai rencontré d'abord. Sans doute le premier, puisqu'il n'y a pas eu déception entre le texte et son adaptation. Plutôt le plaisir d'un conte deux fois raconté. À l'époque, Lubin Baugin et ses natures mortes m'étaient inconnus. De fins gâteaux fragiles étaient le sésame d'un amour par-delà la mort et les mélodies de l'âme. Les discrets protagonistes d'une apparition. Et un peintre ami, devant son chevalet, avait consigné en cachette l'envers de ce prodige. Il est plaisant de penser à présent que le premier tableau que j'ai vu de Baugin était un faux, une copie trafiquée, un accessoire de cinéma. Un *Dessert de gaufrettes* fameux qui ne m'a pas marquée.

Il aura fallu l'École du Louvre et la relecture de Quignard, dos au Luberon, pour que je m'intéresse à Lubin – si tu ne vas pas à la gaufrette, la gaufrette ira à toi ! Une quatrième année de muséologie réclamait la rédaction d'un mémoire afin « de s'exercer à un travail de recherche

méthodique et critique». Étude plus en rapport avec des questions d'administration, de gestion, de médiation, de présentation, de publics, de conservation ou de restauration des œuvres. Cependant, je décidai de m'en tenir aux interactions entre l'austère *Dessert* et *Tous les matins du monde*, film et roman. On m'apprit en retour qu'il revenait aux « coordinateurs de monographie » de proposer les sujets et que le mien n'entraînait dans aucune des spécialités enseignées. J'eus bien du mal à dégoter un tuteur accueillant, jusqu'à ce que je découvre à la rubrique « Musée et patrimoine : étude historique » une femme, professeur d'université qui prit les traits de mon ultime recours.

L'idée tenait un peu du baroud obstiné d'une littéraire à la Porte des Lions. Davantage de l'envie de prouver que l'histoire de l'art avait beaucoup à apprendre des autres disciplines. Et qu'il n'était pas anodin qu'une poignée de visiteurs se rende chaque jour dans le plus grand musée du monde, escortée par Alain Corneau, Pascal Quignard, ou les deux à la fois. Pressentiment que la fiction ou la fable étaient en mesure de dire vrai, pour peu que l'on tende l'oreille. Bref, cette idée était née d'une intuition. D'une confiance forcenée en tout ce qui garde, telle la poésie de René Char, force de mots. Ainsi ai-je commencé mes travaux d'approche munie d'une drôle de panoplie. Certes le jeu des circonstances qui m'avait menée au peintre et au dix-septième siècle français pouvait sembler fan-

tasque, dans la lignée de ces martingales de mots ou de combinaisons minéralogiques qui m'enchantaient petite.

Néanmoins la visée était des plus sérieuses. Et je suis ravie de pouvoir dire que cet enchaînement des faits, qui faisait tant sourire la science, allait révéler un pan de vérité oublié du tableau. Mais nous n'en sommes encore qu'aux tâtonnants débuts : *Lubin Baugin (vers 1610-1663). Un grand maître enfin retrouvé*, tel était le titre, un tantinet pompier, de l'exposition que j'étais allée voir, seule, un an plus tôt, au musée des Augustins. C'était le neuf septembre deux mille deux à Toulouse. Je sais le jour grâce à l'oblitérante habitude qui veut qu'au 21 de la rue de Metz, on agrafe au dépliant votre ticket d'entrée. J'avais ce matin-là silencieusement pesté devant l'inconsciente caissière qui poinçonnait, sans ciller, l'image des *gaufrettes* fétiches en couverture. Je l'en remercie aujourd'hui, bienheureuse de posséder la date.

Une fois passé la guichetière, longé les gargouilles à la verticale du cloître couleur sanguine et salué Notre-Dame de Grasse, ravissante Vierge triste, je poussai l'étroite porte en bois de l'église. *Le Dessert de gaufrettes* était à main droite, à l'entrée du chœur, maître d'un hypothétique autel auprès de ses trois sœurs. En effet, les quatre natures mortes avaient fait le voyage de Rennes, Paris et Rome. Celle à *l'échiquier* était la plus grande. Puis venaient *la chandelle*, *les gaufrettes* et